

Un accident dérangeant

Jean-Marie Poupart, *L'Accident du rang Saint-Roch*, Montréal, Boréal, 1991, 89 p.

Aurélien Boivin

Numéro 85, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1992). Compte rendu de [Un accident dérangeant / Jean-Marie Poupart, *L'Accident du rang Saint-Roch*, Montréal, Boréal, 1991, 89 p.] *Québec français*, (85), 93–93.

Un accident dérangement

Aurélien BOIVIN



Jean-Marie Poupart n'est pas un écrivain banal. Même s'il sait ne pas rejoindre un grand public lecteur, il ne cesse de s'intéresser, dans son œuvre qu'il élabore depuis

plus de vingt ans, aux problèmes qui confrontent la société moderne et aux questions existentielles.

Son dernier roman, *L'Accident du rang Saint-Roch*¹, raconte l'histoire d'un meurtre. Un meurtre avec préméditation, du moins de la part du narrateur écrivain omniscient qui prend beaucoup de soin, avec une rare économie de moyens, à préparer cette scène capitale sur laquelle repose le reste de l'intrigue, ténue, il faut le dire. Ce narrateur, comme cela est devenu une habitude chez Poupart, ne recule devant rien, même devant le fait de s'immiscer dans son récit, pour expliquer à son lecteur sa stratégie narrative : « C'était prévisible, notez » ou pour lui faire part des possibilités qui s'offrent à lui : « Même s'il ne s'agit pas du personnage principal, je tiens tout de suite à parler du fils qui travaille dans les assurances, le second fils, le frisé », et, en parlant de la mère : « Disons que c'est le personnage principal » (p. 9). Il fait appel à l'initiative de son lecteur et va même jusqu'à réclamer sa participation, car il ne veut pas toujours apporter des réponses aux questions qu'il pose. En évoquant, par exemple, le passé de la mère, il écrit : « L'a-t-elle réellement trompé avec ce veuf ou n'est-ce qu'une des lubies du vieux ? Pour être franc avec vous, je l'ignore. Et ça m'ennuierait d'avoir à trancher. Je sais que jadis elle a pu lui faire des infidélités, la plupart vénielles. À partir de là, vous imaginez ce que vous voudrez » (p. 19).

Poupart, comme dans ses deux romans précédents, *Beaux Draps* et *la Semaine du contrat*, multiplie les digressions en réfléchissant sur l'acte d'écrire, sur la narration, sur le métier d'écrivain, voire sur la genèse de

l'œuvre : « L'idée de *L'Accident du rang Saint-Roch* m'est venue tandis que j'étais pris par la mise en chantier d'une série destinée aux adolescents. Il ne m'était pas possible de délaissier cette série pour me lancer dans la présente narration ». Il a dû entretenir son idée, se « livrer à quelques exercices afin de garder vivantes en [lui] les créatures de fiction qu'étaient la vieille, le mari et leurs deux fils » et évoquer ces mêmes personnages « en prenant soin de les placer dans des situations différentes de celles auxquelles ils allaient être confrontés dans le manuscrit » (p. 15).

L'intrigue de *L'Accident du rang Saint-Roch* se déroule en moins de 24 heures sur une ferme, au bout d'un rang, non loin de Saint-Jean, et met en scène une famille sans envergure qui n'a rien de la famille campagnarde traditionnelle, unie et respectueuse d'un certain nombre de valeurs. Le lecteur a d'ailleurs vite compris que le narrateur écrivain, qui construit son œuvre à mesure que, lui, la lit, entend faire le procès de la société moderne, une société désarticulée, déshumanisée, aliénée, irrespectueuse pour l'humain, jadis le joyau de la Création. Les temps ont bien changé, même à la campagne, qui s'est rapprochée de la ville grâce aux autoroutes (p. 7).

Le père, le chef de la famille, est un être abject dans *L'Accident [...]*, à l'image de plusieurs pères dans d'autres romans de l'écrivain. Ici, il a presque tous les défauts : toqué, grognon, colérique, odieux avec sa femme, qu'il considère comme son esclave, avare aussi puisqu'il loue à son aîné sa terre « au prix fort, plus cher qu'il ne la louerait à un parfait étranger » (p. 9). Il est tout le contraire de son propre père, qui était un homme foncièrement bon. C'est à croire, avoue le narrateur, qui aime faire de l'humour, à l'occasion, que « [l]a bonté [...] voyage mal d'une génération à l'autre » (p. 24). Exécration avec ceux qui l'entourent, il exerce sa domination sur ses deux fils, sur l'aîné surtout qu'il a refusé de faire instruire sous prétexte que l'« on ne met pas des enfants au monde pour qu'ils s'amuse entre eux mais pour qu'ils assistent les adultes dans les diverses corvées de la ferme » (p. 20). Parce que le vieux, — ainsi l'appelle le narrateur — n'a aucune considération pour sa femme, de quinze ans sa cadette et

résignée à souffrir en silence, la vieille, qui n'est pourtant pas si vieille, lui voue une haine marquée. Elle le déteste tant que la violence éclate au grand soleil de juillet, au milieu des plants de tomates : elle le frappe à plusieurs reprises au moyen d'une bêche. Cet instant de délivrance, elle en a rêvé, tout comme ses fils ont souhaité sa mort parce qu'il prenait trop de place, et elle le goûte avec contentement. Ainsi celui que les fils appellent aussi la « bête puante » disparaît pour permettre aux autres de respirer, de vivre finalement. Mais une pirouette à la Poupart empêchera au moins un personnage d'y parvenir.

On le voit, la société dans laquelle évoluent les personnages, tous sans nom dans cette société anonyme, à l'exception de Mado, la maîtresse du cadet, qui a renoncé à sa profession d'aide-infirmière pour devenir danseuse dans un club, accorde beaucoup d'importance à la sexualité (et à la dépravation). La religion en est complètement évacuée. Si, autrefois, le travail de la terre était une assurance pour entrer au Paradis, aujourd'hui, le fils cadet trafique dans les assurances pour exploiter les siens. La mort a, elle aussi, perdu toute valeur, tout symbole. Pendant que le vieux agonise dans un hangar, les siens se réjouissent sans remords en faisant bombance. Ils ne préoccupent pas du tout du salut du disparu ; seule les intéresse la façon de laisser croire à un accident pour ne pas trahir la mère, usée dans son cœur et dans son corps. Les fils sont si irrespectueux en présence du mort qu'ils songent tous deux à Charron-la-Charogne, qui « sillonnait jadis les rangs de campagne pour faire la cueillette des animaux crevés... À présent, l'animal crevé, c'est le vieux » (p. 31). Ne vont-ils pas jusqu'à penser se débarrasser du cadavre du vieux en l'abandonnant à ces mêmes rongeurs qui se chargeaient de la carcasse d'une bête malade ?

L'Accident du rang Saint-Roch est un roman dur, pessimiste, qui jette un regard sévère sur la société moderne, une société où les acteurs sont incapables d'aimer, de communiquer. La solitude pèse sur les personnages de ce roman, des étrangers l'un pour l'autre, et sur l'écrivain lui-même qui, « malgré la solitude à laquelle il s'astreint, participe à la trépidation du monde » (p. 83).

1. Montréal, Boréal, 1991, 89 p.